

Eric Sessoye

Compact et liquide

L'argent en analyse fait partie du cadre analytique. Et l'amalgame fait force de dérisions entre l'analyste et le liquide. Ce n'est pas rien de voir que certains au moment de donner le change, n'ayant pas l'appoint, proposent à l'analyste de garder la monnaie, quelle matière à travailler. Puis il y a ceux qui jouent avec le UN euro au-dessus de la dernière dizaine. Je n'ai pas la monnaie, je vous donne l'euro manquant la prochaine fois ! Ou je vous donne une pièce de deux, vous me devrez un euro. Il est toujours possible de jouer sur la dette sachant que la dette c'est aussi du lien, dans les deux sens, dans le sens imaginaire, la dette symbolique c'est autre chose. Et un euro, c'est de l'argent liquide, et l'argent liquide c'est du numéraire. Un nombre ça a du poids, et s'il se pose en symbole, en analyse il est un enjeu de change, comme en vieux français, nous contribuons en tant qu'argentier à un change de symbole en symbolique, et comment il s'agit le phallus, dans un certain sens de compact en liquide. L'argent n'est pas nommable. Pour cette personne l'argent n'est pas nommable, mais pas innommable. Il l'a nommé en le disant. L'argent, c'est parfois un problème voire une angoisse, même pour ceux qui en ont. Il faut en faire quelque chose, le compacter en action, en or, en immobilier, la pierre c'est dur et c'est sur. Le liquide ça dévale, ça dévalue. Ne pas en avoir, d'argent, enfin beaucoup, c'est du fantasme en barre, en avoir à foison, c'est difficile à liquider sans indécence teintée de jouissance. L'argent génère des jugements de valeur, ça amalgame dur !

Compact et liquide, deux états qui ne sont pas si éloignés, bien qu'un peu contraire. Dans certains cas ils ne sont que l'état visible ou palpable d'une seule matière, une matière qui se décline différemment. D'un point de vue chimique, cela s'explique facilement, d'un point de vue biologique nous sommes constitués de solide et de liquide, plus ou moins compact et bien entendu nous produisons des matières plus ou moins liquides et plus ou moins compactes. Je tends à poser de façon bien naïve que ces deux états sont inhérents à l'être et le savoir y faire de nos vies humaines, et plus précisément le corps et le langage, à nous sujet du langage qui par le langage spéculons sur le corps. Un espace qui fait trou et auquel nous avons laissé la place à dialectique, une dialectique qui cherche à évaluer, à marchander ce qui nous appartient et qui cependant ne se met en rapport que dans l'impossibilité du rapport. Et dans ce savoir y faire, il y a du savoir, à manier avec précaution, dans savoir il y a avoir, et avoir du savoir ça sature vite.

L'ÊTRE ET LE SAVOIR Y FAIRE, UN AMALGAME QUI NOUS COLLE À LA PEAU

Un amalgame est quelque chose qui glisse d'une chose à l'autre, c'est en général langagier dans notre sens commun. Un amalgame est aussi un alliage de matière, en son sens premier a priori mais sa

définition même ancienne se présente de façon métaphorique. Et l'amalgame est souvent une façon de nommer une chose par une autre chose. Jusque-là rien de plus normal, il s'agit d'une articulation, c'est du langage. Et dans le langage, il y a aussi du corps en ce qu'il est réel et ce qu'il représente par l'imaginaire. C'est peut-être là où le bât blesse dans le langage commun, si l'on glisse d'un sujet à un autre, c'est une prouesse symbolique qui nous soulage de... dont ne sait quoi... le plus souvent. Et l'amalgame peut néanmoins être dangereux, en ce qu'il peut faire métaphore du réel.

L'amalgame, terme qui nous détourne parfois de nos cours langagiers, trahissant le sens caché de ce que l'on veut dire, il n'est pas rare de citer une population pour en stigmatiser une autre, ce qui selon les définitions de ce terme est un amalgame. L'amalgame est souvent plus qu'une comparaison ou un exemple pour étayer ce que nous disons de façon à peine caché, ce qui est vite révélé comme un « amalgame malheureux ». Surtout pour le bouc émissaire qui sert d'exemple ou de contre-exemple. L'amalgame se pose aussi en jugements de valeurs.

DÉFINITION DE AMALGAME (IN LEXILOGOS)

Latin médiéval des alchimistes *amalgama*, de l'arabe *'amal al-djam ā, a*, fusion, union charnelle. L'analogie étant fréquemment établie par les alchimistes entre l'union charnelle et la combinaison entre le mercure et les métaux, le mercure étant assimilé au mari, l'argent à la femme.

Vous voyez un peu plus où je vous emmène, dans un lien entre le corps et l'argent. Dans divers sens que je vais essayer d'exploiter. Mais je pose l'hypothèse que ce que l'on donne d'argent n'est pas sans rapport avec ce que l'on donne de son corps. Ce qui m'a plu de lire dans ce que ces définitions apportent d'âme au corps, en une union charnelle des métaux hétérogènes. Je tends à supposer que ce corps prend parfois le dessus sur le sujet, dans le rapport et pourquoi pas le rapport avec l'argent. L'argent en tant qu'union charnelle n'est pas toujours nommable, parfois plus collé au corps qu'au signifiant. Ce que je pose comme S1S2, compacté et dégonflé de sujet, le sujet écrasé entre S2 et *a* dans la suite constituante des discours S1 S2 \$ *a*, ordonné comme tel dans le discours du Maître et qui d'un cran avant ou arrière se déplace dans les trois autres discours, sans qu'il n'y ait inversion de cet ordre.

Dans cette combinaison de S1 S2, l'aphanisis, là où le sujet disparaît sous le signifiant, et ne peut surgir que dans l'Autre, le lieu de l'Autre. Mais dans certains cas le grand Autre peut se dégonfler comme un ballon pour ressembler à une pièce circulaire et plate, ce qui n'est pas sans incidence sur le lien social, mettant, dans le discours capitaliste, directement en rapport le sujet à *a* en tant que plus de jouir dans le champ de la production et comme le décrit O. Douville¹:

« Ce forçage implique la mise entre parenthèses de l'Autre dans la médiation du sujet *a* à son manque, par torsion le sujet se trouve à la place de l'agent mais un agent qui peut sombrer dans la folie de se croire assujéti à rien, Maître des mots et des choses ».

Un compacté qui tente de reprendre ses droits sur la jouissance, en collant une image, un objet fétiche peut-être à la place de ce grand

¹http://www.lacanchine.com/Douville_03fr.html

Autre. L'argent est un amalgame, billet ou pièce de nos banques, ce n'est qu'une réplique de son sens symbolique. L'amalgame en ce sens n'est pas un signifiant, c'est un mélange, un sans issu qui donne du sens sur du sens. Une doublure, une imposture de ce qui a constitué nos cultures. Cependant je me demande si les bulles virtuelles de nos systèmes financiers ne le ramènent pas à ce qu'il était dans de nombreuses communautés dites primitives, un contrat. Un contrat symbolique mais dans un rapport à la croyance, au mythe, et à l'objet qui devient fétiche. L'argent est sorti de sous les matelas chauffés par nos corps défendant, dans la perte de contrôle de ce qui faisait simplement parti du bon sens d'une certaine réalité, j'ai deux sous, au pire j'en dépense un et demi. Les ethnologues ont étudié les pratiques et leur lecture laisse percevoir une différence entre rapport et relation. Un rapport dans le sens que j'attribue à S1S2 compacté, quelque chose est mal collé ou mal décollé, et dans ce rapport de pouvoir il y a de l'image du corps, les effigies royales ou républicaines, mais c'est une gueule fondue dans la matière, une image qui colle au réel, et l'on peut toujours faire métaphore voire y mettre de l'amour, l'argent ce n'est que de l'argent. Et un réel qui se pointe, ça fait malaise. Un S1S2 compacté, glissement du sujet du manque, dans un lieu ou plus rien n'échappe au sujet, en place de vérité et dans une course effrénée à la consommation de toute sorte. Je fais référence au film *Shame* de Steve McQueen qui met en exergue en évoquant l'addiction sexuelle, un homme qui consomme car il ne sait plus que faire de son manque, si ce n'est le boucher sans cesse en perdant sa place de sujet en lien avec la cause du désir, car il n'y a plus de désir et de force plus d'Autre. Il y a une machine qui baise pour boucher l'angoisse, et qui paye des filles pour mieux satisfaire son pouvoir défaillant. Quelqu'un me disait sur ce film qu'il lui évoquait l'ennuie, en effet quand il ne reste que la consommation, quel ennui !

Puis il y a le grand style S1-S2, là où il y a du sujet qui s'exprime, le trait unaire qui singularise le sujet, là où les signifiants lui donnent une dimension. Le style qui donne une image du sujet, de lui-même vers un sens dans la relation à l'Autre, là où les signifiants vont bon train. Un style qui à la base est censé être le discours, le semblant du discours. D'un style qui entre S1 et S2 donne une teinte signifiante du sujet, une mise en relation avec l'autre, et les accessoires d'échange. Le rapport à l'argent en dit long sur le sujet et le style prometteur peut s'appauvrir en un avoir, je veux, j'aurais, mais comme un dû et non plus un don. En dehors de la matière qui constitue la monnaie et les images de pouvoir que l'on y colle, il y a tout un historique sur le contrat, le potlatch, l'échange, le don, la prestation, le présent, l'aumône, les biens utérins contre les biens masculins observés dans les îles Samoa. Mais en quittant ces champs de l'échange et du don, « l'argent » en tant que certitude peut se hiérarchiser au point d'organiser, sophistiquer, complexifier, et détruire un certain ordre symbolique d'une communauté voire d'une société.

Deux questions ont mis en perspective l'ouvrage de M. Mauss *Essai sur le Don* : « Quelle est la règle de droit et d'intérêt qui dans les sociétés de type arriéré ou archaïque, fait que le présent reçu est obligatoirement rendu ? »

« Quelle force y a-t-il dans la chose qu'on donne qui fait que le donateur la rend ? »

Ces deux questions supposent un historique sur la transaction et

sont-elles encore de mises dans ces sociétés, sont-elles encore transposables dans les nôtres comme Mauss l'évoquait en 1925 ? Ce n'est pas ma spécialité mais je peux néanmoins entendre des constantes dans ces deux questions.

Pour la première question je pense que nous sommes toujours l'arriéré de l'inconscient qui nous devance et que nous sommes confrontés à notre propre archaïsme, l'enfant se satisfait dans un « je veux-je prends » avant la dialectique, le symbolique, et de cet enfant il en reste des traces. Pour la deuxième question, je pense qu'en partie la réponse est donnée par le mot « chose ». Cette chose qui nous brûle les mains et que l'on jette à notre voisin. Bien entendu, il est facile d'avoir une lecture psychanalytique biaisée d'une tonne d'observations d'ethnologues, mais parfois bien que cela soit savamment écrit par le spécialiste, la part biaisée de l'inconscient peut limiter à une description. Mauss décrit le potlatch chez le chef, une obligation de donner pour lui et sa famille, cela conforte sa place de chef. Le potlatch funéraire chez les Tsimshian est précisément à la fin du deuil, à l'érection totemique et à la crémation². Mettre le corps en cérémonie, donner ou rendre le corps à la mort. Ce n'est qu'un corps peut-être, le deuil est plus proche du fantasme et dans ce cas l'on ne veut rien rendre, à part le corps qu'est que l'on en ferait ? Quoi qu'il en soit, il en faut des fleurs et un beau cercueil pour montrer que le corps défunt est aimé et bien accompagné dans sa dernière demeure.

Le corps peut s'entendre comme un capital, un objet visible de la relation, perdre cet objet signifie perdre un peu de la dialectique, transformant un dialogue en monologue avec soi-même, dans l'obsession d'un manque qui ne fera que manquer à jamais. C'est comme le monologue au théâtre, le sujet est en perte d'adresse, c'est une technique grand style de s'adresser à tout le monde et à personne en même temps. Peut-on s'adresser à soi sans l'Autre. Mais le monologue ce n'est pas toujours du délire, c'est du grand style, comme chez l'obsessionnel ça brouille les pistes du désir, celui qui amène au monologue à deux, et c'est très vite ennuyeux. Mais il est aussi possible de réactualiser le même fantasme, avec la même donne, avec d'autres, et l'histoire continue. Reproduire, c'est parfois bon signe, déjà mieux que de s'enfermer dans un monologue avec la perte déniée, un bénéfice perdu fétichisé en souffrance. Une relation morbide d'une jouissance qui envahit et annihile le grand Autre. La vague des romantiques au 19^e illustre cet idéal de jouissance.

ET J'EN VIENS À MON SUJET, L'ARGENT ET CE QUE L'ON EN FAIT,
JUSTEMENT QUAND ON NE L'A PLUS

Pour en revenir après ces détours compactés d'images liquides, je vais exposer l'origine du titre de ma présentation, compact et liquide. En juillet dernier, garé en double file dans ma rue à une seule voie, inutile de préciser que ça fait vite bouchon, je déchargeais rapidement ma smart compact, et lors du dernier voyage j'ai finalement décidé de repartir en omettant un détail, refermer ma porte d'entrée. Une heure après, de retour, j'ai été surpris de retrouver ma porte ouverte et consterné de constater qu'un courant d'air avait ouvert mes tiroirs. Tout compte fait, ce qui fut rapide à liquider, il me manquait deux choses : une enveloppe qui contenait 520 euros en liquide et un ordinateur compact plus ou moins de la même valeur.

² M. Mauss, *Essai sur le don*, PUF, 2007, p148.

Une histoire s'est initialisée, entre la victime et le voleur avec l'enjeu de ce qui a disparu. Et peut être qu'à ce stade ma place de sujet est plus collée à la matière qu'à la relation à cette matière ?

La question est complexe, qui est le voleur, un inconnu, et qu'est ce qui réagit chez la victime, moi en l'occurrence. Face à un inconnu, en quelque sorte un signifiant qui me fait réagir, voleur, oh voleur !!! Me concernant, c'est dans ce travail que j'essaie de m'éclairer sur ce qui a fait effet. Car face à cette situation, je suis face à une certitude mais sans sujet, argent, voleur.

C'est aussi à ce moment où beaucoup d'amalgames se font tous azimuts, frustration, colère, rationalisation et mise à distance de tous ces sentiments. Le liquide est plus facile à liquider, peine d'argent n'est pas mortelle. Mais l'ordinateur, de la marque Compak, c'est une autre affaire, ce qu'il avait en mémoire c'est perdu, c'est-à-dire tout ce qui n'a pas été transféré sur un disque dur. Et de plus est, un ordinateur compact qui recèle tout un pan d'une période de ma vie, Une tonne de photos, 5 jours de musique, des documents. Une mémoire artificielle, et je vais juste citer ce qu'évoquait J.-J. Tiszler sur la mémoire, la mémoire en ce qu'elle nous protège peut-être de l'inconscient. Ce n'est pas rien de se faire dérober de la sorte, je pourrais même dire détrouser de la sorte. Et dans tout ça, il y en a des chiffres qui se comptabilisent.

Une aventure de cette sorte n'est pas anodine, ça ramène bien à un rapport, celui que l'on entretient avec l'argent. Et une attitude, une réaction, voire même une contrepartie se met en place, tout ça c'est du style. Ce qui coûte doit produire un effet et pour produire un effet il faut que ça coûte. Ce qui n'est pas sans rapport entre le liquide et le compact et l'amalgame. Dans ce S1 compacté à S2, entre castration et un discours rationnel et irrationnel sur ce qui est hors sujet c'est-à-dire l'argent, J'étais bien hors de moi, je m'étais fait voler ce qui a été à un certain moment un représentant du phallus.

Je n'aime pas me sentir en reste, aussi j'ai pris cette mésaventure comme du matériel, en quelque sorte payé en liquide, donc du matériel pour notre séminaire de cette année, L'Argent, et pourquoi pas l'argent dans tous ses états.

L'argent parfois en place du corps, agit par la jouissance, en échappant par défaut au parlêtre. C'est à peine si je ne devais pas remercier mon voleur qui a ouvert la porte de mon travail, une perspective de travail qui je dois dire à l'origine ne me faisait pas beaucoup sublimer. Mais une porte laissée ouverte, un manquement, ce n'est pas sans origine et ce n'est pas sans issue.

L'argent c'est sale, ça brûle les mains et c'est un déclencheur de vice que l'on en ait ou pas. Si je fais un amalgame, arrêtez-moi. Oui je fais un amalgame, argent et vice, c'est un peu la faute de l'argent d'être et de faire des amalgames. Mais l'argent ça sert à ça aussi ! L'argent c'est ça, ça brûle comme la pulsion, tant qu'il n'a pas repris sa garde de phallus, de manque, et de flope, le phallus, ça fait donner des coups d'épée dans l'eau. Mais le travail que je vous révèle ici et maintenant, c'est quand même mesuré. Car l'argent, à la base ça donne la mesure de ce que l'on peut manger, et tout le monde ne mange pas la même mesure.

Après le premier effroi du larcin, il a fallu que j'évalue la perte, la perte ça se mesure aussi, la perte c'est aussi du bénéfique, dans un

certain sens. Et si je parle d'effroi, c'est que quelqu'un s'est servi chez moi, je n'ai rien donné ce qui ne m'a pas empêché de recevoir. C'est toujours curieux d'observer avec quel style l'on peut transformer un vide en production ! Mais le kompak, c'est une autre affaire, c'est un truc de 4 kg dans lequel ma vie est représentée, images, sons et pensées. Quel déballage de vie privée compactée sur des fichiers. Mais quelle mesure je peux attribuer à cette perte ? Un dommage corporel, il y a de l'image du corps dans un compacté de vie privée, des liens imaginaires qui se joignent et qui donnent un sens. Mais aussi Un sens unique du sujet à des dossiers qui émergent à volonté de la mémoire de cet objet compacte. La perte a un prix, peut être que la perte et le manque se contrôlent, ce qui fait effraction quand un objet que l'on possède vient à disparaître. Lors d'un vol notamment, quand l'objet manquant par effraction vient à disparaître, sans cependant être un manque. Il y a un ajustement à faire à ce moment-là. S'agit t-il dans ce cas d'une perte de contrôle sur tous ces accessoires qui nous mettent à l'abri du manque. La fragilité d'un équilibre matériel déstabilisé par l'intrusion d'un autre. Un petit autre qui prend une place dans la dialectique du grand Autre, un petit autre que je ne connais pas mais qui néanmoins a mis en branle une relation à l'Autre. Un inconnu, sans image, qui atteint ma propre image et qui creuse un peu plus le vide dans ma relation au manque.

Un homme d'un certain âge, à la retraite, je précise et m'arrête sur ce mot français, terme usuel qui catégorise une population désactivée de l'activité professionnelle et qui se retrouve face à une retraite, plus proche du signifié que du signifiant, la retraite ça ankylose, le signifiant ça pèse en dynamique. Et si je parle des retraités, c'est qu'on leur retire quelque chose à ces sujets. Une retraite qui confronte à un gros virage dans l'affaire du désir. Le manque de désir, qui peut escamoter le manque, semble chez certains sujets les réduire, voire les soumettre à un quotidien sous rumination. Cet homme d'un certain âge a mis en place un rituel. Il remplit des petites cases sur des feuilles de papier quotidiennement, en y écrivant son état, ses douleurs corporelles, des détails de l'ordre de l'heure de son réveil. Rien de ses états d'âme bien entendu, rien d'une souffrance psychique, l'affect est bien tenu à distance. Seuls des repères sur le corps en mécanique rompue. Un monologue écrit sur du corporel, qui lui donne un reflet de l'image de son corps, voire des restes de cette image qui ne fonctionne que par déficit. Quel bénéfique peut avoir cet homme à scrupuleusement noter chaque matin ses maux, ce journal de bord d'un navire en dérive ? L'écrit comme un bloc, un compacté qui échappe au liquide, la feuille de papier qui fait trace, d'un corps qui parle et crie la vieillesse. Le corps pesant, paradoxalement au moment même où ce qu'il représente comme essentielle fait défaut, tout simplement la motricité. L'oubli d'un corps qui fait son travail quotidiennement, bien huilé aux jointures. Le corps qui ne sert même plus à gagner sa vie, à la retraite on ne gagne plus son argent, c'est une rente issue du travail passé. Quand ça tourne, on s'en fout de ce corps, on peut le vénérer narcissiquement, en exhiber sa valeur hystériquement y compris en le déroband du regard, on peut lui supposer toutes les jouissances du symptôme, l'on peut même le trouver et le lacérer pour le faire taire. Mais le contrôle sur le corps n'est qu'un langage, voire un monologue comme pour ce monsieur à la retraite. Pourquoi un monologue, en

quelque sorte parce qu'il n'existe pas tout comme l'être, ce n'est qu'une rumination sur l'être et ce qu'il en reste. Je suppose que ce que note ce monsieur dans des cases, c'est une accroche non pas sur le réel mais sur la perte. Est-ce que ce que l'on perd est un représentant du réel ? L'être qui ne se mesure pas dans ce qu'il est, mais dans son faire, sa production, sa destruction, ce qu'il n'a plus et ce qu'il gagne en symptôme. Quitte à faire symptôme de ce corps, symptôme de la vieillesse. Mais sommes nous quitte un jour, la dette ça reste jusqu'au dernier souffle. Et c'est grâce à cette dette qu'on ne le liquide pas, ce corps ? La soustraction jour après jour de ce capital inconnu qui se révèle au fur et à mesure par ses déficits. Certains ne comptabilisent pas leur diminution, certains sont dans le déni, une vieille dame de plus de 90 ans prenait sa vieillesse pour une maladie, persuadée de guérir et sans lâcher une miette de vie, persuadée que son médecin était un incapable. Nous paraphrasons beaucoup sur ce corps en perpétuel mouvement, et si la pensée s'y arrête, cela fait peur. Et pourtant le désir est bien le moteur de cette mécanique, le langage qui supplée à cet inconnu, ce corps qui au-delà du manque est un vide, vide de jouissance et qui pourtant ne se gêne pas pour jouir à notre insu. Si le langage tend trop à mentir, le corps n'est pas en reste, il produit, dysfonctionne, se manifeste en symptôme. Il reprend ses droits en libre propriété. Il est toujours possible de troquer avec ce corps, il n'est pas dupe, la jouissance fait son travail. Et là c'est bien du réel, comme la vieillesse. Cependant le déni de vieillesse de cette dame, ce n'est pas que du mensonge dans son langage, c'est aussi du désir, attention à l'amalgame. Et parfois c'est peut-être aussi à cause d'un corps qui fonctionne mal, que le langage déraile un peu, parfois en répétition, en scansion, ce n'est pas si facile de rester fluide quand le corps se compacte. Un corps solide qui fait rempart contre la fuite du liquide vital. Cela change tout dans le rapport à l'autre, parce que l'autre veut y croire aussi que l'on guérit de la vieillesse. Ce corps avec lequel on monnaie, avec lequel on se la raconte, celui que l'on calcule en case journalière, c'est le premier référent d'échange avec l'autre. Dès l'enfance, avant même de déplacer sa vie dans un ordinateur compacte ou dans des cases, on prend, on donne, on ritualise, et on en manque... Que va perdre ce vieux monsieur s'il rate un jour, laissant une case vie ? À t-il peur de perdre contact avec lui-même, rompre le monotone monologue qu'il a engagé avec la vie ? À t-il peur de perdre le contrôle sur ce corps, qui pourrait jouir à bourse déliée. Et cette dame, si cette maladie qu'est la vieillesse l'emportait. Serait-ce un mensonge de plus issu du langage ? Il faut préciser que son défunt mari lui avait jeté un sort, lui promettant de vivre jusqu'à cent ans grâce à sa méchanceté. Et elle se gaussait de cette délicieuse malédiction, ça tournait en boucle dans sa bouche. Une sorte de don maléfique qui tournait dans la bouche de ses proches. Le don comporte aussi une part de jeu comme l'a décrit Marcel Mauss, le don qui est aussi un transfert de croyance. Il y a de tout ça dans les rapports humains, et cette fois-ci je ne fais pas un amalgame avec la relation. Il ne faut pas confondre transfert et transaction. Celle de notre travail, la relation analytique, qui pourtant travaille sur le rapport. Dans la relation c'est une affaire de désir avant tout rapport sur le bénéfique qui du sujet parlant se met en exergue dans le travail de la cure, la relation qui permet d'y voir plus clair sur le rapport à la jouissance et comment cela s'est structuré. En analyse c'est sur la perte que le bénéfique officie, avec -phi, aussi !

Le corps est une usine très dépensière, qui produit du déchet. Adolescent, certainement à un moment de difficulté psychique, quelque chose à fait sens et m'a peut-être soulagé : c'était une différence assez morbide entre la vie et ma mort (et j'insiste sur le possessif de la mort, de quelle mort pourrais-je parler). Qu'est ce qui qu'il en est de ce corps exigeant qui agitait mes fantasmes, le désir mais dans quel sens se dirigeait ce désir, le sexe ? Et le sexe n'est pas loin de la mort dans un certain sens ! Ce moment adolescent n'est pas bien acquitté des fantasmes de l'enfance, et le corps qui réclame son compte de jouissance n'est pas très ajusté au fantasme et au désir de ces sujets adolescents. Le corps est un lieu de jouissance qui menace ! J'en viens donc à cette phrase qui m'a agité l'esprit et peut-être apaisé le corps : « La vie corporelle produit du déchet, la mort corporelle devient du déchet... ». C'est bien à l'adolescence où l'on fantasme sur les idéaux, par exemple de Marx, sans savoir que ce sont les premiers pas dans la spéculation intellectuelle, pour échapper à un réel du corps qui fait force à cet âge. Et aussi « un spéculaire » de la société qui fait chier. La vie est une machine à produire, et produire il le faut ! La mort devient, passivité d'une putréfaction cellulaire, voire une liquéfaction, la mort liquide la vie. Après ça l'on peut éprouver un bénéfice à aller aux toilettes, il vaut mieux liquider que de tout garder.

Qu'est que tout cela a affaire avec l'argent ? Un totem de la production ? Et tant que l'on produit, il y a de la vie.

L'argent n'est pas nommable, me disait une personne. Je m'arrête sur ces deux mots fourrent tout : argent et personne. Ça manque de style ces deux mots, une personne comme cela peut être personne, comme mon voleur par exemple. Et l'argent en tant que matériaux, somme toute assez vide de sens. Le sens qui se cache là dessous n'est pas si absent, mais tout de même assez voilé. Si j'utilise le mot personne, c'est qu'ici je ne veux pas nommer plus précisément cette personne. C'est quelqu'un pour moi et c'est finalement personne pour vous. L'argent, c'est aussi ce fourre-tout, mais aussi un axe fixe sur lequel chacun y va de ses signifiants, c'est peut-être parce qu'il n'est pas nommable qu'il est si présent dans notre discours. Le SA va bon train dans le nommable, dans l'innommable il s'infiltré différemment, peut-être dans un en deçà du langage, ça se contrôle cette chose-là. L'argentier en vieux français était le trésorier, le changeur. De nos jours, je ne vais plus chez l'argentier, je vais chez le banquier, dommage ça brille moins. Mais l'argent est difficilement appréhendable sans une personne qui le véhicule, et bien que cette notion change avec les achats et transferts en ligne, les transferts restent sous la supervision du responsable de compte. Il subsiste un œil sur la passation. C'est rassurant d'y mettre du corps à celui qui passe l'argent, tout au moins une image, l'image ce n'est pas le corps mais il n'y a pas d'image sans corps.

L'argent en analyse fait partie du cadre analytique. Et l'amalgame fait force de dérisions entre l'analyste et le liquide. Ce n'est pas rien de voir que certains au moment de donner le change, n'ayant pas l'appoint, proposent à l'analyste de garder la monnaie, quelle matière à travailler. Puis il y a ceux qui jouent avec le UN euros au-dessus de la dernière dizaine. Je n'ai pas la monnaie, je vous donne l'euro manquant la prochaine fois ! Ou je vous donne une pièce de deux, vous me devrez un euro. Il est toujours possible de jouer sur la dette sachant que la dette c'est aussi du lien, dans les deux sens, dans le sens imaginaire, la dette symbolique c'est autre chose. Et un euro, c'est de l'argent

liquide, et l'argent liquide c'est du numéraire. Un nombre ça a du poids, et s'il se pose en symbole, en analyse il est un enjeu de change, comme en vieux français, nous contribuons en tant qu'argentier à un change de symbole en symbolique, et comment il s'agite le phallus, dans un certain sens de compact en liquide. L'argent n'est pas nommable. Pour cette personne l'argent n'est pas nommable, mais pas innommable. Il l'a nommé en le disant. L'argent, c'est parfois un problème voire une angoisse, même pour ceux qui en ont. Il faut en faire quelque chose, le compacter en action, en or, en immobilier, la pierre c'est dur et c'est sûr. Le liquide ça dévale, ça dévalue. Ne pas en avoir, d'argent, enfin beaucoup, c'est du fantasme en barre, en avoir à foison, c'est difficile à liquider sans indécence teintée de jouissance. L'argent génère des jugements de valeur, ça amalgame dur !

La personne qui me disait l'argent n'est pas nommable, me disait une autre fois, le voleur d'analyse. Qu'est qu'un voleur d'analyse pour cette personne, quelqu'un qui écoute l'analysant dans son analyse. L'analyste est un voleur d'analyse, entendre serait un vol ? Une captation interprétative des signifiants qui s'envolent ? Est-ce une perception de certaines personnes, de se faire voler ce qui leur appartient ! Est-ce que l'on se vole quelque chose, à soi-même en tant qu'analysant ? Oh voleur, l'intrusion de l'inconscient qui fait éclater les verrous ! Un analysant peut aussi être parcimonieux, et se faire plaisir en répétant la même histoire en boucle en contrôlant le désir, proprement et sans bavure. Le désir est là, mais à cet Autre je lui donne ce que je veux, pour le prix que je le paye. Une phrase résonne encore en moi, un jeune patient me disait « je ne dis pas que je ne le dirais pas ». L'impossible.

En entendant « je ne dis pas que je ne le dirais pas » : je me suis dit « et à quel prix ? ». Le dire à... en ce qu'il n'y a pas de petit a, parce qu'il est là, ça coûte aussi. Tout a un prix, et bizarrement plus on en chie en analyse, et plus le prix est justifié, le juste prix. « Le juste prix » selon St Thomas d'Aquin, la valeur objective et subjective, en estimant la perte subit par le vendeur, une perte qui se chiffre en sus de la valeur de la chose vendue. Il y a toujours un impossible à perdre et un impossible à chiffrer.

En psychanalyse a priori l'on ne vend rien, et surtout pas l'objet, ça serait mal vu, mais il a une certaine valeur tant objective que subjective, dans les termes de St Thomas d'Aquin, que se passe t-il entre ce qui se dit et ce qui est entendu ? Parfois rien pour l'analysant, et une certaine valeur pour l'analyste. Le trésorier assis à écouter les vagues signifiantes s'écouler et en marquant une scansion pour compacter un lien entre la bouche et l'oreille. C'est un détail sans grande importance peut être, mais il faut deux paires d'oreille pour récupérer le son, la pensée n'y suffit pas, il faut le dire pour s'entendre. Le « trésorier » est un mot qui peut déranger, surtout pour nous psychanalyste, mais nous avons conscience de ce que l'on nous livre... à l'oreille, un trésor en quelque sorte et pas sans lien avec le nôtre, de savoir inconscient, dans cette relation. Et ça gratte l'oreille comme la gorge quand on toussote. La bouche et l'oreille c'est qu'un bout de corps, mais la bouche c'est aussi un lieu de jouissance. Il n'y a pas que le lait que le nourrisson dévore, il y a aussi le sein de la mère. Lacan³ décrit le renversement de la position de l'objet, du sein enveloppant, c'est-à-dire le sein réel, l'objet de satisfaction pour l'enfant, la mère en devenant toute

³ J. Lacan, *La relation d'objet*, Seuil, Paris, 1994

puissante, dans la relation présence absence, c'est elle qui devient réelle et l'objet devient symbolique. Il s'agit d'une relation et non plus du rapport au sein nourricier. C'est un passage à la dialectique, à un ordre symbolique. Ces objets, comme le précise Lacan, passent du statut d'objet de satisfaction à celui d'objet de don, issu de la puissance de la mère. Et cette dialectique du don et de la demande est bien en prise tout au long de la vie.

Mais il faut ôter toute confusion entre ϕ et φ parce que la structure de l'Autre est marquée d'un manque et il ne s'agit plus du phallus imaginaire, avec les objets d'amour que l'enfant trouve chez sa mère. Dans la leçon 8 du *Transfert*, Lacan définit φ comme symbole à la place où se produit le manque de signifiant. P. Bruno le précise : « le manque de signifiant est, dans la structure de l'Autre, logiquement premier. Le phallus venant à la place de ce manque sans l'annuler, si sa dégradation imaginaire n'avait pas pour conséquence de dissimuler le réel de ce manque. »⁴

4 P. Bruno, « Phallus et fonction phallique chez Lacan », *Psychanalyse*, 2007/3 n°10, p. 95-103. DOI : 10.3917/psy.010.0095

Un travail se structure dans un non rapport au corps réel, un corps qui par le passage au symbolique est dans le champ des signifiants, le phallus symbolique à la place du manque, mais néanmoins soustrait à la chaîne de parole comme le précise P. Bruno. Cependant ça travaille le corps de haut en bas, le liquide et le compact rencontrent les organes qui retravaillent tout ça pour produire du compact et du liquide. Nous produisons et le corps est regardé étrangement quand ça coule ou quand ça bloque. Un corps qui de prime abord semble décider de ses caprices, l'étrangeté de ce corps qui parle à sa manière et dépense à outrance ou thésaurise de ce dont on le gave. Je ne fais pas un amalgame mais plutôt une analogie... et ce mot est bien mesuré... entre ce qui entre et ce qui sort... de ce que l'on entend et ce que l'on dit et de ce que l'on mange et ce que l'on rejette ! Dans tout ça il y a bien de la production, à notre insu... Et du style...

DÉFINITION DE STYLE (IN LEXILOGOS)

I.- Poinçon généralement de métal ou d'os, utilisé dans l'Antiquité et au Moyen Âge pour écrire sur des tablettes enduites de cire.

II. - Catégorie de l'esthétique permettant de caractériser l'organisation des formes verbales, plastiques, musicales, que l'histoire de l'art a identifiées et décrites comme ayant fait époque ou comme étant marquées par un artiste particulier.

Le style ça m'intéresse, chacun y va de son style. Le style c'est comme une signature, du style épistolaire à l'apparence, de l'image à l'écrit. Le style ça se travaille, d'une structure s'enroule toute une vie, un style de vie, un style de pensée, un style de discours entre S1 et S2 mais de son exploitation à sa négation, le style est un voilement ou un dévoilement, celui fait par le style, poinçon du réel dans la chair. La monnaie de la pièce.

L'imaginaire donne du sens, et dans l'imaginaire on y retrouve du style. Pierre Bruno précise un certain sens du mot discours dans la bouche de Lacan, il ne s'agit pas d'un ensemble de paroles mais désigne notamment dans le « discours capitaliste » le lien social tel qu'il découle de la dénomination du mode de production capitaliste⁵.

⁵ *Ibid.*, p. 205.

P. Bruno précise également que le dérapage du signifiant tient à la labilité de la signification. Le discours est une sorte de construction virtuelle vers un extérieur, mais n'oublions pas la part de semblant de ce discours et surtout ce qu'il implique de l'Autre. Faut bien du répondant dans cet extérieur pour s'y accrocher un peu, par exemple il m'en faut du style pour m'adresser à mon voleur ! C'est un peu le principe du zapping, si pas d'accroche je zappe. L'image déborde de partout depuis quelques décennies. De nos écrans on en zappe le langage dans un imaginaire à tout va. Les séries TV ressassent toujours la même histoire, des millions de téléspectateurs s'y collent. Qu'en est-il de la place du sujet qui s'accroche à un personnage, *character* en anglais. Un personnage qui est construit au travers des structures psychiques, le héros hystérique, phobique ou obsessionnel face aux pervers et psychopathes, et au milieu comme rapport, un corps entre les mains de la médecine légale. Ils en font du fric les producteurs avec les trouvailles de la psychanalyse et de la psychopathologie. En modelant à coup de serpe un personnage, en réduisant le spectateur à une identification stéréotypée, en réduisant le grand Autre à une image. Est-ce que cela alimente le fantasme du sujet ? Et est-ce que cela appauvrit la projection dans la relation à l'autre ? Le lien social est souvent du zapping, Le pervers par exemple ne fixe pas son discours si il n'y a pas une matière à travailler, un sujet à diviser. Un sujet qui en prise à une liquéfaction de sa place de sujet va rester dans les griffes du pervers en essayant d'y mettre du sens, en vain.

C'est un rapport social qui fait mal, mais cela en est un, et je précise rapport et non relation, c'est un rapport que le pervers engage, il y a du gain alors que dans la relation il y a de la perte. Une patiente a relaté pendant des années une histoire d'amour avec un monstre qui in fine a été nommé de pervers (par la patiente). Il a fallu que cette patiente se décolle de ce *a* qui avait pénétré ses entrailles. Pour elle, il ne s'agissait plus de style, l'espace entre S1 et S2 était compacté, plus d'articulation de style, coupé du lien social, dans une souffrance que son entourage ne comprenait pas, comme la souffrance du fou, celle qui fait peur. Et dans ce compacté qui manque de style il y a du sacrifice, le style du sujet, le sujet tout court. Comme le précise Erich Fromm dans *Avoir ou Être*⁶ le sacrifice est bien plus présent en période de guerre qu'en période d'opulence. Et le corps porté en position de tout phallique de la victime du pervers, c'est un terrain de guerre. Selon P. Bruno la spécificité d'une structure perverse est selon ses termes : « incompréhensible, strictement, au névrosé parce que celui-ci ne peut même pas imaginer qu'une jouissance soit désérotisée⁷ ». L'incompréhensible d'un enfermement dans la jouissance, jouissance totale comme le précise P. Bruno. Pire encore sans phallus symbolique, dans un « sans objet » et face à l'effroi qu'impose à sa proie le pervers.

Pourquoi en passer par la structure perverse ? Certainement par la question de l'être et de l'avoir, le phallus bien sûr. Le phallus comme un avoir imaginaire, objet mis en cause dans la castration. Et de ce qui se structure très tôt, va générer une relation à l'autre, l'autre et ce qu'il en fait du phallus. Si l'argent dans sa part d'échange est une contingence des sociétés primitives à nos sociétés « civilisées », c'est que l'argent est ce qui brille et aussi ce qui est sale mais ce n'est qu'un agent du phallus, un débroussaillage vers l'impossible. Un piège à con, et c'est un terrain glissant, comme la jouissance érotisée et barrée par le névrosé ou désérotisée et mal barrée par le pervers.

⁶ E. Fromm, *Avoir ou être*, Robert Laffont, p.124.

⁷ P. Bruno, in *Psychanalyse* n° 5, Erès, 2005, p.55.

L'argent c'est comme le chocolat, un enfant dessine en séance des quadrillages et les appelle des pièges, ce sont pour lui des portes derrière lesquels il y a des chocolats mais le piège est que derrière certaines portes il y un loup, et c'est dangereux mais au moins il le dit.